

Anne-Sophie Delagoutte

pas de côté

roman



Librinova

Anne Sophie Delagoutte

Pas de côté

© Anne Sophie Delagoutte, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8797-2

Couverture : illustration de Catherine Tartanac

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Vivre est la chose la plus rare.
La plupart des gens se contentent d'exister. »*
Oscar Wilde

VA !

Une atmosphère lourde et orageuse pèse sur la campagne dijonnaise. Elle assourdit les bruits de cette nuit de début juin, les enveloppe d'une ouate épaisse. Dans les jardins, les reliefs s'arrondissent, leurs contours s'effacent. Une chaleur humide infiltre l'intérieur des maisons. La chambre de Jean – il a laissé les fenêtres ouvertes en grand.

— Et j'ai la permission de quelle heure demain ?

À l'inverse de Cendrillon, je sollicite la permission de rester auprès de mon amant. C'est un jeu entre nous. Ou plutôt, je m'efforce de donner aux impératifs de Jean un caractère ludique. « Demain » est un dimanche et j'imagine que nous allons passer la journée ensemble. Nous ne nous sommes pas vus depuis des semaines – Jean est un homme très pris.

— Je voulais t'en parler justement.

Mon cerveau enregistre le ton désinvolte de Jean, les doigts de sa main droite qui pianotent sur le matelas. Mon cœur laisse filer, tout à la joie de nos retrouvailles. Nous venons de faire l'amour, longuement, lentement. Nos corps chauds, moites, paresseux une fois le désir assouvi, marquent les draps de coton d'une empreinte humide. Ma tête repose sur le haut du buste de Jean. Côté gauche. Côté cœur.

— Lisa, poursuit Jean, quitte sa chambre d'étudiante de Dijon et emménage à Lyon avec son copain. Ils ont tous les deux trouvé un job là-bas. Elle devait passer à la maison dimanche en fin de journée. Il lui reste encore quelques cartons entreposés dans le garage, mais la météo annonce de violents orages en Bourgogne à partir de 14 heures. Du coup, elle a changé ses plans. Elle... elle sera là demain matin entre 7 et 8 heures.

— Tu plaisantes ? dis-je en me redressant d'un bond dans le lit.

— Tu étais déjà sur la route quand j'ai reçu le message de ma Lisou. Tu veux le lire ? Que voulais-tu que je fasse ? Que je t'appelle ? Allez, ma douce, poursuit-il en m'attirant vers lui, nous avons passé une belle soirée et nous avons encore la moitié de la nuit devant nous ! Ne gâche pas tout.

Je résiste à la pression de Jean. Les lettres du message lu quelques heures plus

tôt sur mon smartphone dansent devant mes yeux, martèlent mes tempes :
« *Viens vite ! Ton impatient...* »

— Bien sûr que tu aurais dû m'appeler ! J'aurais fait demi-tour.

La colère me fait hurler. Mes mots rebondissent sur les murs de la chambre, avant de s'enfuir par la baie vitrée.

— Je te rappelle que j'étais invitée aux 50 ans de Nathalie, j'ai... j'ai planté tout le monde pour te rejoindre. Et là maintenant, tu m'annonces d'un ton badin que je dois déguerpir à l'aube. Non, mais je rêve ! Tout ça parce que tu veux absolument tenir ta... ta chère fi-fille, ta petite dernière et les autres aussi d'ailleurs, à l'écart de ta vie amoureuse !

— Calme-toi ! Je...

— Ton adorable et si fragile Lisa, du haut de ses 23 ans, elle se doute bien que tu n'as pas fait vœu de chasteté depuis le départ de sa mère ! Elle connaît son père, crois-moi.

Rentrer sur le champ à Nancy. L'idée me traverse l'esprit, aussitôt repoussée – ma vue médiocre de nuit conjuguée à ma colère me conduiraient à coup sûr dans le fossé.

— À... à moins que je ne sois pas la seule sur les rangs ? Mais bien sûr, c'est pour ça que t'es jamais disponible. Ton travail, tes gîtes, tes filles, ton chien, de la connerie, tout ça !

J'enjambe le corps de Jean, le bras tendu vers sa table de chevet.

— Il est où, ton portable ? Si tu n'as rien à cacher, donne-le-moi !

— Arrête, Rose ! Tu délirés complètement.

Rien sur la table de nuit. Je bondis hors du lit, me précipite dans le hall d'entrée. Le téléphone de Jean n'est pas en charge non plus sur le guéridon. Je fouille dans la sacoche en cuir posée sur le marbre : rien. Je réintègre la chambre au pas de course, prête à fondre sur mon amant. Jean déteste les situations de tension et de conflit. Tourné sur le côté face au mur, il emplit la pièce de sa respiration ample et régulière. L'incrédulité m'arrête net dans mon élan. Je voudrais me jeter sur le lit, secouer Jean, le frapper. Lui hurler dessus. La sidération me fige d'un bloc au pied du lit, la bouche à moitié ouverte.

Allongée sur le dos, les mains croisées derrière la nuque, je vois les heures défiler les unes après les autres sur l'écran de mon portable. À quelques centimètres de moi, un corps mort. Pas un geste. Pas une parole. Affaire classée. Seul Isaac, le vieux labrador de Jean, semble sensible à ma détresse. Il arpente l'espace entre sa carpette dans le couloir et le bord du lit, posant régulièrement

sa tête à côté de la mienne sur le bord du lit. Je n'ai pas la force de le repousser.

Aux premiers rayons du jour, je sens Jean s'agiter, puis se lever. J'entends, dans la cuisine qui jouxte la chambre, l'entrechoc des casseroles et des assiettes que l'on sort du lave-vaisselle, je sens l'odeur de café qui filtre sous la porte, traverse la paroi. Je suis épuisée, le corps vissé au matelas. Un mal de crâne à se jeter d'un pont. « Tout ce qui l'intéresse, c'est de me baiser. » La pensée tourne en boucle dans ma tête depuis des heures.

— Lisa sera là dans une heure. Je viens de recevoir un message.

Les premiers mots de Jean, jetés par l'entrebâillement de la porte de la chambre, à bonne distance du lit. Des mots très clairs, dans le droit fil de son indifférence. Ils réveillent instantanément ma fureur. La rage au corps, je repousse les draps, saute dans ma robe laissée la veille en vrac sur le sol et jette mes affaires dans mon cabas. L'orage annoncé à Lyon dans l'après-midi gronde déjà dans la pièce. Des éclairs silencieux strient l'air étouffant, irrespirable.

— Tu veux emporter une bouteille d'eau ? Boire un café ou un thé ? Tu ne vas pas prendre la route le ventre vide.

Rien à foutre de ses boissons. Rien à foutre de son attitude de gentleman policé. Les larmes retenues toute la nuit déversent alors leur trop-plein, elles dégoulinent sur mes joues, tandis que les interrogations se bousculent dans ma tête. Il est passé où, mon Jean ? Ses bras forts qui me serrent ? Ses lèvres qui dévorent les miennes ? Sa langue vorace qui fouille ma bouche ? Son sexe dur contre mon ventre ? Jusqu'au dernier instant, la main sur la poignée de la porte, j'attends. J'espère. Un pas, une parole, un signe. Rien. Rien qu'un mur entre nous. Le bruit d'une gamelle qui se renverse retentit dans la cuisine. L'intuition des bêtes ?

— C'est ça, casse-toi ! C'est avec ton chien que t'es marié.

Je cours jusqu'à ma voiture, balance mon sac sur le siège passager et démarre en trombe.

Les yeux rivés sur le macadam, je ne peux desserrer les mâchoires jusqu'à la bretelle d'accès à l'autoroute. Un zombie derrière son volant. À la hauteur de la borne de péage, les premières gouttes s'écrasent sur le pare-brise. Un rideau de pluie de plus en plus dense barre rapidement la chaussée, tandis que des bouillons de liquide salé en crue obstruent ma vue, me contraignent à ralentir. Le souffle coupé, le cœur lacéré, je hurle « Je te hais », une fois, deux fois, dix fois, au rythme des grains de grêle sur la carcasse de fer. Trois mots, huit lettres, lancés dans l'air vicié de l'habitable. Ils ricochent sur les vitres, s'amplifient à

chaque fois qu'ils heurtent la paroi de verre. Couvrir le vacarme du ciel en furie, apaiser mon cœur en cavale. Et puis d'un coup, le silence, la lumière, la paix. Faire une pause.

Je m'arrête quelques kilomètres plus loin sur l'aire de repos de la Combe-Suzon. Le dos en appui contre la portière de la voiture, je lève la tête et scrute le ciel. Les rayons du soleil percent déjà le plafond noir. Ils aspirent l'humidité de la terre, la colère du ciel. La mienne aussi. En quelques instants, elle disparaît, entraînée par le ruban de nimbus en déroute. Je ferme les yeux, laisse la chaleur détendre un à un mes muscles. Je sens mon front qui se déplisse, mes mâchoires qui se relâchent, mes épaules qui s'abaissent. Ma respiration, les battements de mon cœur reprennent leur rythme de croisière, l'agitation de mes pensées cesse peu à peu. La paix revient à l'intérieur. L'évidence alors s'impose à moi. J'ouvre les yeux et me redresse. Les deux pieds solidement ancrés dans le sol, les mots sortent tout seuls de ma bouche : mettre un terme au ravage des silences qui succèdent inmanquablement aux regards et corps à corps brûlants. Des silences qui n'en finissent pas. Des bleus au cœur qui recouvrent tout. Quitter Jean, définitivement. Je remonte dans ma voiture, sereine.

L'autoroute est fluide, presque déserte : les poids lourds ne sont pas autorisés à circuler avant le début de soirée et le commun des mortels est encore dans les bras de Morphée. Les bancs de nuages gris achèvent de tirer leur révérence, tandis que le bleu du ciel entre en scène sur la pointe des pieds, encouragé par les rayons du soleil. La nature, ragaillardie par les trombes d'eau tombées un peu plus tôt, exhibe avec fierté sa palette de couleurs. De grands aplats de vert et de jaune quadrillent l'espace de part et d'autre des bandes de bitume. Je savoure ces paysages lorrains, me sens en harmonie avec eux. Au fil des kilomètres cependant, une ligne de démarcation se dessine à la hauteur de mon cou. Un trait pointillé d'abord, une ligne continue ensuite qui se met à onduler en une courbe sinusoïdale entre ma tête et mon cœur. J'arrive à Nancy dans un état second, proche de la dissociation. La raison d'un côté – tu as fait le bon choix, quitter Jean –, mes sentiments de l'autre – n'est-ce pas une décision hâtive ?

En milieu d'après-midi, je n'en peux plus de tourner en rond dans mon appartement. J'attrape les clefs de ma voiture et débarque chez Nathalie, tendue comme un arc. « Je viens avec toi à Compostelle. » Je n'ai pas à en dire davantage, ma mine défaite et mes traits tirés par ma nuit blanche de rage suffisent. Nathalie encore en chemise de nuit, m'installe sur son canapé entre les

serpentins, les sarbacanes et les boules de cotillon, avant d'aller chercher son ordinateur dans son bureau. Sur la table basse du salon, une carte du Lot s'affiche à l'écran, traversée d'un fil rouge qui court le long de la vallée du Célé, entre Figeac et Cahors. Les images des Causses suivent, des paysages splendides, immenses, des villages pittoresques, des falaises de calcaire à l'à-pic vertigineux. La certitude revient – quitter Jean. Nathalie lève les yeux de son Mac, pose sa main sur ma cuisse. Nos regards se croisent. « Alors ? ». Je secoue la tête de haut en bas en guise d'acquiescement. En quelques clics, mon inscription est

validée. « *Méditer sous les étoiles de Compostelle* », du 11 au 17 juillet 2021.

Marcher pour oublier Jean.

Six semaines plus tard, ma voiture est prête. Prête à avaler les centaines de kilomètres qui nous séparent de Bédier, le point de ralliement des participants au séjour. Nathalie et moi covoiturons et avons décidé de faire étape à Vichy – les congés d'été commencent tout juste et avec eux, le gai florilège des bouchons, ralentissements, files aux péages et stations-service. Mon amie a réservé une chambre au Relais Saint-Ange.

Le coffre de ma Mini est rempli à bloc. Un seul bagage pour moi, trois pour Nathalie. J'ai appris à voyager léger, mon père nous autorisait mon frère, ma sœur et moi, à une seule valise chacun.e, format cabine. L'affaire a été moins simple pour mon amie qui n'aime pas être démunie et prétend, même dans les contrées les plus reculées, à une certaine élégance. « Sait-on jamais, si je rencontrais l'homme de ma vie ! » L'ensemble de nos effets a malgré tout pu trouver place dans mon coffre. Seul le chapeau de paille de Nathalie a résisté à l'exiguïté du réceptacle. Il trône sur la plage arrière de la voiture.

De la même façon qu'elle n'aime manquer de rien, Nathalie supporte mal la sensation de ventre vide. Dans le panier d'osier posé à ses pieds sous le tableau de bord, de l'eau et du thé glacé en abondance – une vague de canicule plombe l'Europe depuis quelques semaines –, un cake au citron fait maison et prétranché, une poche de cerises, des abricots, quelques amandes et autres oléagineux.

— Dis-moi, Rose, tu... t'es prête à arpenter les sentiers du Lot ? Tu, on va dire, tu...ne regrettes pas de... ?

Je verrouille ma ceinture de sécurité et tourne la tête vers mon amie, un large sourire aux lèvres.